

# Quand Dieu parle avec le Diable

*Janos Darvas*

**L'histoire biblique de Job fait partie des récits les plus intimes de l'humanité. Avec tout ce qui reste d'énigmatique dans cette histoire, ce sont avant tout les qualités d'égalité d'âme et de positivité que nous pouvons en retirer pour la vie.**

La souffrance est dans notre vie personnelle et collective la réalité la plus solide, elle n'est ni maya, ni illusion mensongère. Même Bouddha formule le premier principe de sa doctrine comme « la vérité de la souffrance ». Il insiste donc sur sa réalité incontestable. Certes, conformément au second principe — « la vérité de la naissance de la souffrance », l'origine du mal repose dans les aveuglements de l'ego. Mais qu'effectivement l'aveuglé souffre, cela n'est jamais remis en question. Si la souffrance n'avait aucune réalité, alors, de même, la « vérité du surpassement de la souffrance » et la voie qui le permet, les troisième et quatrième principes fondamentaux de toutes les écoles bouddhistes, seraient aussi une pure illusion et l'édifice du salut s'écroulerait de lui-même.

Dans l'histoire biblique de Job est mise drastiquement en scène la souffrance humaine en tant que réalité concrète. Job perd son immense fortune. Tous ses enfants meurent. Il est atteint d'une maladie horrible. Ses convictions de salut bien établies en viennent à vaciller. Où est donc la justice de Dieu ? Pourquoi de tels coups du destin s'abattent-ils sur lui, le juste ? Les souffrances de Job ne sont pas du tout des conséquences des actes d'un pécheur. Au sens de la représentation qu'il a jusque là du salut, et de celles qui régnaient à son époque, les coups du destin sont des punitions de Dieu ou des Dieux. Mais chez Job, ne se présentent pas de fautes ! Son comportement et son état d'esprit avaient toujours été irréprochables. Pourquoi doit-il supporter à présent de telles souffrances ? Ses interlocuteurs lui tiennent un discours de maître d'école dans leur conscience morale qu'il dût reconnaître en fin de compte qu'à un moment quelconque dans sa vie il dût nécessairement avoir lourdement péché. Job rejette cela. Un calcul *karmique* — de bons actes apportent de bonnes conséquences, de mauvais actes des conséquences mauvaises — ne marche pas ici. Job est vraiment un juste, son malheur ne se laisse pas dériver d'actes ou de conséquences d'actes. Alors d'où provient-il ?

## **Contre tout calcul**

Notre histoire entre dans le cadre de l'action d'un drame. Satan, le contradicteur, incrimine Job de mener son parcours de vie sans taches, seulement à cause des récompenses promises par Dieu, et non pas pour l'amour de Dieu. Le contradicteur s'exprime dans les anciens textes conformément à la nature théologique. Aujourd'hui, on ôterait plutôt le masque psychologique : son bon comportement éthique a en vérité la fonction banale de maintenir l'ego personnel et de l'alimenter. Dieu fait un pari avec Satan. Celui-ci doit frapper Job de tous les maux, excepté la mort. L'histoire de Job est mise en scène comme une histoire de mise à l'épreuve, dans laquelle il s'agit de se demander si le principe des conséquences de ses actes — bien entendu valable et actif — est à contrôler par un calcul moral. La réponse est négative dès le commencement ! Car Dieu permet, en effet, que la causalité d'airain soit brisée. Pour cela, il a besoin de l'aiguillon du mal, de la douleur, de la souffrance. Entre en jeu un principe supra-causal, et avec cela supra-rationnel, par lequel les décisions sur le bien et le mal échappent au calcul des actes ou des états d'esprit. Comment trouve-t-on accès à ce supra-rationnel, pour venir à bout de cela dans un sens juste, non pas au sens de Satan ? Job se présente manifestement prêt, au début de ses catastrophes existentielles, à découvrir cet accès. Il formule cette phrase célèbre, entre temps devenue quelque peu hors d'usage : « Iahvé a donné, Iahvé a repris ». (Livre de Job, Chap. 1, verset 20). Qu'est-ce que cela veut dire ? Servilité douce comme l'agneau ? Fatalisme pitoyable ? Le comportement de Job dans la suite du récit ne permet pas de conclure en vérité. Il perd de temps en temps contenance mais il s'en prend à Dieu malgré cela. Il semble bien plus qu'il s'agit de deux indications d'exercice très concrètes, que Job lui-même s'octroie comme règle de vie : « C'est comme cela est » — égalité d'âme productive —

et l'exercice du « nonobstant » — positivité productive. « L'exercice » n'est pas ici une préparation à une manière d'épreuve au cas où les choses iraient jusque là, mais au contraire une mise à exécution au beau milieu du caractère dramatique de la vie. À la fin, Job est de nouveau vainqueur, après une spectaculaire intervention divine dans un puissant orage, et cela carrément dans le sens matériel — il retrouve bien-être et santé. Cette *happy end* peut bien être comprise dans un premier temps de manière métaphorique et didactique. Si on la prenait par trop à la lettre, on suggérerait alors d'une manière plus subtile encore le calcul : recherche la souffrance — tu en seras récompensé. Dans ce piège tombent jusqu'à aujourd'hui les mystiques de la souffrance de toutes les traditions religieuses, et aussi les adeptes prédisposés à l'ascétisme de toutes les idéologies séculaires. On peut même carrément jouir de douleur au plan de l'âme. Mais pourtant la fin heureuse a un noyau littéral. Égalité d'âme et positivité appellent souvent aussi, l'expérience le montre, des ressources matérielles. Des poussées de santé — durables ou pas — deviennent possibles. Le scandale de l'injustice dans le monde et dans le partage financier et des ressources de santé ne cesse pas franchement.

Dans le Talmud babylonien (Traité Berachot I, 5b) le problème subtil du calcul et de la jouissance est appréhendé, varié et approfondi avec d'autres aspects du récit de Job. S'y rajoutent en plus l'apparition d'autres éléments.

*« Rabbin Hiya bar Aba tomba malade. Rabbin Jochanan lui rendit visite et demanda : Aimes-tu les souffrances ? Rabbin Hiya répondit : ni les souffrances ni la récompense pour cela. Alors Rabbin Jochanan dit : Donne-moi la main. Il lui tendit sa main et fut guéri. »*

Les gestes de l'égalité d'âme productive sont radicalement exécutés. Des souffrances sont des souffrances. Pourquoi devraient-elles être bienvenues ? Précisément parce qu'il s'agit de « souffrances pour l'amour de Dieu » : je m'abstiens d'autojustification ou bien de jouissance intime. Une légende chassidique fait varier cela sous une forme populaire. On demande à un zaddig, un juste saint, de prier pour la santé d'un enfant atteint d'une maladie mortelle. Depuis les mondes supérieurs, on garantit au saint homme les énergies pour cela, sous la condition qu'il renonce lui-même à son propre salut futur. L'enfant est guéri. Les élèves du zaddig sont indignés du renoncement au salut de leur maître. Mais lui jubile : à présent il peut vraiment faire le bien, sans retenue, sans loucher sur des récompenses ! Dans notre récit talmudique il se rajoute encore quelque chose de significatif. Le second geste, celui de la positivité productive, n'est pas accompli verticalement, en direction du Ciel. Il se déroule horizontalement entre deux êtres humains, à l'occasion de quoi « l'exercice » est partagé en deux. Rabbin Jochanan dit une parole d'attention aimante. Hiya accomplit le geste. Au même instant affluent des énergies de guérison en lui.

C'est approfondi plus loin, en racontant l'anecdote une seconde fois, ici dans une distribution nouvelle des rôles. Cette fois c'est le rabbin Jochanan qui tombe malade :

*« Rabbin Jochanan était tombé malade. Rabbin Chanina vint lui rendre visite et demanda : aimes-tu les souffrances ? Rabbin Jochanan répondit : ni les souffrances, ni la récompense pour cela. Alors rabbin Chanina dit : « Donne-moi la main. Il la lui tendit et fut guéri ».*

### **Temps messianique**

Le commentaire demande : pourquoi Rabbin Jochanan ne s'est-il pas guéri lui-même, là où il le pouvait encore. La réponse dit : un prisonnier ne se libère pas non plus lui-même. Toutes les deux déclarations ne sont vérité pas totalement concluantes. Des médecins peuvent par exemple se guérir eux-mêmes. Et dans l'Antiquité tardive, dans laquelle ce texte est né, il a dû y avoir des gens qui eussent pu se libérer de prison eux-mêmes. Ce qu'on a en tête ici c'est manifestement un décalage du point capital de la relation à soi à celle à l'autre, pour lui donner de l'espace. De l'espace pour quoi ? Pour la réalisation de ses possibilités messianiques. Le temps messianique c'est toujours, et c'est aujourd'hui. Il a à faire avec la perception de la souffrance de mon vis-à-vis, et avec la

perception de l'énergie de rédemption, qui peut s'éveiller en lui. Et il a à faire avec l'initiative : avec ta question et ma question, avec ma parole et ta parole d'attention, avec mes gestes libérateurs et les tiens. Dans un autre traité du Talmud (Sanhedrin 98a) on transmet le dialogue suivant. Le prophète Élie apparaît au Rabbin Joshua ben Levi. Celui-ci demande :

*Quand vient le Messie ?*

*Va lui demander toi-même, répond Élie.*

*Lui demander ? Où habite-t-il ?*

*À l'entrée de Rome, en face de la porte de la ville.*

*Comment puis-je le reconnaître ?*

*Il vit parmi les lépreux. Il enroule les pansements —*

*Tous en même temps et l'un après l'autre.*

*Quand vient-il ?*

*Aujourd'hui — si tu prêtes l'oreille à ses paroles.*

Cet « aujourd'hui », et ce « se rendre compte » du présent messianique en l'autre, est porté à un haut niveau dans une troisième répétition de notre histoire de guérison tirée du traité Berachot. Rabbin Jochanan rend visite au Rabbin Eleazar, gravement malade. Celui-ci repose dans une pièce obscurcie. Jochanan allume une lampe. Rabbin Eleazar se met à pleurer. Interrogé sur le motif de son chagrin, Eleazar répond : je ne pleure pas à cause de mon propre destin. En apercevant ton beau visage, l'idée me remplit que ces nobles traits se délabreront après ta mort, avec une profonde désolation. Tous deux pleurèrent longuement sur le caractère éphémère de l'existence. Ensuite Rabbin Jochanan pose la question initiale, Eleazar répond, le dialogue se déroule dans les mêmes paroles que précédemment. Dans cette ultime intensification, sa structure fondamentale s'imprègne comme une formule de méditation — une méditation, qui n'a rien fait cesser, mais qui est disposée pour être « exercée » au beau milieu du caractère dramatique de la vie réelle :

*Aimes-tu tes souffrances ? — pas plus les souffrances, que la récompense pour cela. — Donne-moi la main. — il lui tendit sa main et fut guéri.///*

**Info3, 9/2013.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

**János Darvas** est né à Budapest dans une famille juive, il étudia la philosophie à Vienne et Paris. Depuis 1973, il a des activités comme enseignant Waldorf. De longues années durant, il fut directeur professionnel de l'Institut pour la pédagogie Waldorf à Solymár/ Hongrie. Depuis 1999, il est auteur de la revue *Info3 — Anthroposophie im Dialog* et correspondant de l'hebdomadaire *Das Goetheanum* (Suisse). Il a publié des commentaires et essais sur des questions concernant l'histoire contemporaine, la spiritualité et la religion., dans diverses publications en langues allemande et française.